simple absence de lumière. Et c'est ce vide, ce rien que Hugo (parce que le poème doit bien l'exprimer à l'aide d'un mythe) nomme Satan. Hypothèse provisoire, nécessaire pour expliquer durant quelques millénaires, l'imperfection de la société humaine. L'inexistence objective de Satan est révélée au penseur du jour où l'apparition de la Liberté sur terre, par les œuvres de la Révolution de 89, abolit au moins virtuellement cette imperfection. Le poème, ayant montré, par l'enchevêtrement de divers symboles, l'ombre satanique traversant l'histoire, de Nemrod à Louis XVI(!), s'achève sur la vision de la prise de la Bastille. Dieu, alors, pour la première fois prend la parole à la face de l'humanité :

« Satan n'est plus ; renais, ô Lucifer céleste ! »[1]

Néanmoins il serait faux de dire que le Satan des apocalypses hugoliennes est une abstraction ou une simple métaphore. Au sein de l'univers poétique il existe vraiment ; assez de textes, présents à la mémoire du lecteur, attestent l'état de quasi-hallucination atteint parfois par le poète dans sa contemplation des abîmes inférieurs de l'histoire (dans les *Contemplations* en particulier) : de ces expériences, Hugo tire la conviction qu'une irréquiétude comparable à la pire des damnations traverse le système veineux de l'univers. Mais, après la crise religieuse de Jersey et dans l'effort surhumain qu'il tente pour intellectualiser sa vision, il en vient à cette idée que tout tragique est apparent, dépourvu de valeur pratique. L'avènement prochain de la parfaite liberté politique en rendra même aux plus perspicaces des génies la perception impossible.

La plus belle ruse du démon, disait Baudelaire, c'est de vous persuader qu'il n'existe pas. Ce qui, chez un Hugo, subsiste du « mal du siècle » agit principalement comme une excitation à cette inconsciente révolte luciférienne. Plus ou moins avouée, est présente dans la notion de progrès l'idée que le monde peut se passer de Dieu, parce qu'il est Dieu lui-même. En dépit d'une rhétorique ambiguë, la douleur est conçue comme extérieure à la vie, et une introspection trop courageuse, comme une compromission avec cette ennemie. La philosophie progressiste, à la longue, y perd de sa force persuasive, car elle en arrive à embrasser de moins en moins les multiples destinées particulières. Le progrès se dissocie de l'histoire, et finit en mirage bourgeois. Dès une époque relativement ancienne les sensibilités les plus aiguës avaient pressenti cette évolution, et comme inconsciemment

1. Paul Zumthor vient de publier chez Robert Laffont un ouvrage, *Victor Hugo, poète de Satan*, où le problème du satanisme romantique est étudié à l'aide de documents en partie encore inexploités. [Note de la Rédaction.]